

Mystères du peuple, misère(s) du peuple, la guerre sociale aura bien lieu

Par : Laure LEVEQUE

Conflagration majeure qui jette à bas l'ordre social séculaire d'Ancien Régime, la Révolution française, loin de substituer instantanément un ordre social à un autre, ouvre la voie à nombre d'antagonismes, qu'elle laisse pendants et dont les répliques secoueront la France et l'Europe tout le long XIX^e siècle durant.

Conflits politiques mais d'abord sociaux, parmi lesquels s'impose la question de la légitimité représentative : doit-elle être confiée à l'ordre libéral des « capacités » ou rester à la souveraineté populaire, conformément à la lettre des principes proclamés ?

Autant d'affrontements auxquels la scène littéraire offre des possibilités multipliées de transposition et de réflexion et, en son sein, le champ du romanesque singulièrement, espace spéculaire si, comme le dit Stendhal, « un roman est un miroir »¹, à l'heure où s'impose l'esthétique réaliste et où le roman, lâchant la bride à ses ambitions universelles, s'affirme comme un genre à part entière, un genre total.

C'est, en particulier, tout l'objet de *La Comédie humaine* que de peindre cet état de guerre généralisé qui ne caractérise pas le seul état de nature mais bien aussi l'ordre social, au moment où se fait jour la confiscation des principes égalitaires au seul profit de la bourgeoisie, de ses appétits et de sa volonté de puissance.

Si l'on suit chez Balzac l'irrésistible ascension de la bourgeoisie, d'autres, comme Michelet, Sand ou Hugo, vont faire entendre la voix du grand absent, ce peuple sorti, comme la bourgeoisie, du Tiers État et dont la divergence des intérêts de classe éclate progressivement au fil d'affrontements qui ne sont pas que romanesques quand chacune des « émotions » qui secouent le XIX^e s. – 1830, 1832, 1834, 1848, 1851, 1852, 1871... les fait rejouer, polarisant les oppositions.

¹ Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, Pierre-Louis Rey (éd.), Paris, Presses Pocket, « Lire et voir les classiques », 1990, p.406.

Mais c'est peut-être dans un roman méconnu, *Les Mystères du peuple* d'Eugène Sue, que cet état des lieux des conflits ouverts depuis 1789 trouve son expression la plus aboutie. Ce roman, Sue l'entreprend aux lendemains de 1848, avec lequel il entretient un lien ombilical, jouant d'une dialectique où l'histoire a clairement vocation à dépasser une Histoire enlisée dans les impasses qu'ont révélées les lendemains de 1848, à frayer d'autres voies que celles que, dans une étourdissante sécularité, le récit (re)présente, de César à Clovis, de Mérovée au dernier des Capet et au-delà, sondant l'histoire de ceux qui ont jusque là toujours été les vaincus et qui aspirent, en brisant ce destin en forme de cercle vicieux, à des lendemains qui, enfin, chantent. De quoi demain sera-t-il fait ? Ce n'est pas dans le seul contexte du feuilleton que cette question fait sens et *Les Mystères du peuple*, dans leur forme si peu conventionnelle, touchent clairement à l'*inventio*, pour la rhétorique comme pour l'Histoire.

Paradoxalement, pour un roman que Sue choisit d'ouvrir le 23 février 1848, seconde des journées qui devaient déterminer la marche à la république et marquer une ère nouvelle, c'est en reculant loin dans le passé que l'actualité du texte se fait la plus brûlante pour passer en revue l'histoire en forme d'aliénation de ce peuple de France qui entend redonner sens à la démocratie. Et saisir le présent, depuis le temps qu'on le lui promet. Mais cela ne va pas sans violence, une violence que Sue décrète légitime dans un passé où le peuple n'a fait que combattre des spoliations iniques, mais sur laquelle il achoppe dans le présent. Février oui, mais Juin ? Le destin du héros creuse l'abîme que révèlent ces deux modalités de la révolution. Dans l'interprétation strictement légaliste qui prévaut, Juin a été le fait d'éléments « exaspérés par la misère, par un déplorable malentendu, et surtout par d'atroces déceptions, [qui] ne devaient pourtant pas oublier que la souveraineté du peuple est inviolable, et que tant que le pouvoir (...) n'a pas été légalement accusé, convaincu de trahison... se révolter contre ce pouvoir, l'attaquer par les armes au lieu de le renverser par l'expression du suffrage universel, c'est se suicider, c'est porter atteinte à sa propre souveraineté »².

Cette souveraineté populaire que Sue avait pourtant défendue jusque dans les conditions de diffusion de son texte, offert en souscription à des lecteurs garants de son indépendance, et non plus, comme *Les Mystères de Paris*, dans le très conservateur *Journal des Débats* dépendant, comme tout organe de presse, de circuits financiers et idéologiques qui conduisent à une mise sous tutelle de ce qui y paraît. C'est dire que Sue était conscient de ce que le débat d'idées recelait d'enjeux pour demain. Il n'avait

² Eugène Sue, *Les Mystères du peuple* ou l'histoire d'une famille de prolétaires à travers les âges, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2003, p. 95.

pas tort, le pouvoir ayant continûment œuvré pour lui imposer silence, à coup de menaces et de saisies.

Ces constantes persécutions dont Sue a eu à souffrir expliquent pour partie l'inachèvement du texte. Mais pour partie seulement, tant le conflit qui déchire le roman entre les deux voies offertes par Février et par Juin se durcit en une véritable aporie, signe d'un conflit psychique profond qui affiche l'impossibilité de dépasser les contradictions du temps. En laissant le présent à ses béances, *Les Mystères du peuple* témoignent de ce que penser le présent relève d'un régime herméneutique et idéologique spécifique puisque ce n'est pas la moindre des contradictions que de voir Sue oblitérer pour 1848 toute la lecture conduite pour les époques antérieures de l'Histoire.

Les termes du conflit social, particulièrement polarisé dans ce roman quarante-huitard, empruntent à une représentation, très largement mythologique, patiemment sédimentée depuis qu'a cours le débat sur les composantes de la nation France, composantes sociales qui recouvrent des identités ethniques que les vicissitudes de l'Histoire invoquent et révoquent en fonction des impératifs de la conjoncture, jusqu'à ce qu'une vulgate s'impose, au cours de ce long XIX^e siècle qui aura porté la révolution jusque dans les fondements référentiels de la nation en dotant la France d'un nouveau panthéon, dominé par les farouches Gaulois.

Or, cette image qu'a tant popularisée la Troisième République au point qu'elle semble un vecteur intemporel d'identité est bien loin d'avoir fonctionné de toute éternité et ce n'est qu'au terme de longues luttes que les Gaulois ont triomphé de systèmes référentiels antagonistes pour en venir à coaguler l'identité nationale. Pourtant, comme la victoire du peuple que sanctionne la Révolution, l'avènement des Gaulois, que toute une tendance historiographique tend à confondre avec lui, n'est pas allé sans dure concurrence, dans un interminable et sanglant conflit de représentations.

Si l'invention inaugurale de temps nouveaux, que traduit symboliquement l'An I qui prétend retremper la France avec la République, emporte avec elle la question des origines de la collectivité nationale, le débat est lancé dès le Moyen Âge³, qui rebondit en fonction de l'avancée des connaissances scientifiques et des enjeux politiques ou idéologiques qui agitent le pays pour aboutir, aux entours de la Révolution, à une

³ Colette Beaune en suit les étapes jusqu'au XVI^e siècle, et les rapporte à la longue construction politique, territoriale et symbolique de la France, *Naissance de la nation France*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1985.

reconfiguration originale grosse de révisions interprétatives qui engagent tout ensemble passé et avenir.

Au présent, les filiations retenues rencontrent les affiliations politiques, re-présentant le système qui gouverne les identifications supposées avoir construit la société d'Ancien Régime. Sieyès appuie ainsi la démonstration qui fonde son célèbre pamphlet – *Qu'est-ce que le Tiers-État ?* (1789) – sur la double égalité, consacrée depuis le XVII^e siècle où est sanctionné ce partage symbolique des rôles sociaux⁴ – noblesse = envahisseurs Francs, peuple = indigènes Gaulois⁵ – pour écarter les aristocrates de la nation à venir. En défendant la position du peuple du Tiers, Sieyès embrasse résolument le parti des dominés en voie de reconquête sur une aristocratie qui tire légitimité des invasions franques et des victoires de ses ancêtres Germains pour asseoir ses privilèges⁶.

Alors, à cette question fameuse : *Qu'est-ce que le Tiers-État ?*, on peut aussi répondre : c'est l'unité héritée des ancêtres Gaulois, vaincus, peut-être, mais assimilés et « civilisés » par Rome.

Le Tiers ne doit pas craindre de remonter dans les temps passés. Il se reportera à l'année qui a précédé la conquête ; et puisqu'il est aujourd'hui assez fort pour ne pas se laisser conquérir, sa résistance sans doute sera plus efficace. Pourquoi ne renverrait-il pas dans les forêts de la Franconie toutes ces familles qui conservent la folle prétention d'être issues de la race des conquérants et d'avoir succédé à *des droits de conquête* ?

La nation, alors épurée, pourra se consoler, je pense, d'être réduite à ne se plus croire composée que des descendants des Gaulois et des Romains. En vérité, si l'on tient à vouloir distinguer naissance et naissance, ne pourrait-on pas révéler à nos pauvres concitoyens que celle qu'on tire des Gaulois et des Romains vaut au moins autant que celle qui viendrait des Sicambres, des Welches et autres sauvages sortis des bois et des marais de l'ancienne Germanie ? Oui, dira-t-on ; mais la conquête a dérangé tous les rapports, et la noblesse de naissance a passé du côté des conquérants. Eh bien ! il faut la faire repasser de l'autre côté ; le Tiers redeviendra noble en devenant conquérant à son tour.

⁴ Ibid., p. 341.

⁵ « La noblesse française, comme celle de toute l'Europe, date de l'incursion des barbares qui se partagèrent l'empire romain. En France les nobles représentaient les Francs et les Bourguignons, le reste de la nation, les Gaulois », Emmanuel de Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, Paris, Seuil, « l'Intégrale », 1968, p. 469.

⁶ Et Las Cases de rappeler que Napoléon appelait « le faubourg Saint-Germain, ce dernier boulevard de la vieille aristocratie, ce refuge encroûté des vieux préjugés ; la ligue germanique », *ibid.*, p. 98.

Mais, si tout est mêlé dans les races, si le sang des Francs, qui n'en vaudrait pas mieux séparé, coule confondu avec celui des Gaulois, si les ancêtres du Tiers État sont les pères de la nation entière, ne peut-on espérer de voir cesser un jour ce long parricide qu'une classe s'honore de commettre journellement contre toutes les autres ? Pourquoi la raison et la justice fortes un jour, autant que la vanité, ne presseraient-elles pas les privilégiés de solliciter eux-mêmes, par un intérêt nouveau, mais plus vrai, plus social, leur *réhabilitation* dans l'ordre du Tiers État ? ⁷.

Dans l'entreprise de réhabilitation du Tiers qui anime un Sieyès attaché à lui conférer une légitimité qui vaille lettres de noblesse – le droit du premier occupant –, l'écho est patent des polémiques séculaires qui, dans cette mythologie des origines françaises, ont vu s'affronter autour des Francs et des Gaulois les champions des traditions biblique et troyenne⁸ aux partisans de l'ascendance germanique. Embrassant la cause des Gaulois, Sieyès flétrit les conquérants venus d'outre-Rhin pour ce qu'ils ont fondé sur la force des armes le pouvoir d'une aristocratie guerrière⁹ qui a triomphé des héritiers d'un Empire de la loi qui se signale aussi par sa civilisation¹⁰.

À l'aube de la Révolution, l'actualité amène Sieyès à retrouver ces antagonismes originels qu'il s'agit de vider pour l'avenir, si l'on veut que celui-ci puisse reposer à la fois sur la légitimité du peuple et sur l'unité et l'intégrité première du territoire.

Dès lors, les Gaulois, partie prenante d'une culture quasi universelle qui assoit tout ensemble leur caractère national propre et leur vocation cosmopolite tant célébrée par le celtisme romantique, désormais déclarés « nos ancêtres », se voient enrôler dans des affrontements qui dépassent le seul terrain scientifique et idéologique, qui les cantonne dans un emploi philosophique et démocratique, pour investir de façon décisive l'espace politique, porteurs qu'ils sont de capacités exceptionnelles de résistance et, déjà, d'un nationalisme conquérant.

⁷ Emmanuel-Joseph Sieyès, *Qu'est-ce que le Tiers-État*, Paris, Éditions du Boucher, 2002, pp. 8-9.

⁸ Les Francs sont les premiers à être crédités d'une ascendance troyenne, avant les Gaulois, au sein de mythes amodiés dès la Renaissance. Colette Beaune souligne que si la légende de l'origine troyenne des Francs se forge dès le VII^e siècle (*Naissance de la nation France*, *op. cit.*, p. 16), il faut attendre le XV^e siècle pour que les Gaulois, dont on redécouvre les migrations au XIV^e siècle, soient dotés d'une parenté troyenne.

⁹ Même si Pharamond, crédité de la loi salique, a pu être regardé comme un législateur, avec la montée de la noblesse de robe.

¹⁰ Eugène Sue reprendra à son compte cette grille interprétative en confiant à ses Gaulois la défense et illustration de valeurs progressistes propres au modèle de développement construit par la modernité. Ainsi avec sa Victoria, la « mère des camps » de « L'alouette du casque », véritable emblème du principe électif et de l'égalité des sexes dont est porteuse, avec elle, toute la civilisation gauloise.

Alors, en une spectaculaire maïeutique, les Gaulois accouchent de leur peuple, dont Michelet dira qu'il « naît le jour de la prise de la Bastille ». Désormais fermement installés dans l'Histoire, les Gaulois voient leur image évoluer, rapidement et doublement, dans le champ de la science et dans le mythe, mais toujours au gré des fluctuations de la conjoncture. Juillet 1830 précipite leurs destins : synonyme de confiscation bourgeoise, cette *révolution* consacre l'irréversible éclatement du Tiers tel que Sieyès l'avait conceptualisé en deux classes antagonistes, peuple et bourgeoisie, et, corrélativement, repousse le référent gaulois du côté de l'idée républicaine, en accord avec une tradition bien attestée, fécondée par les juristes qui, depuis la Renaissance au moins, s'emploie à mettre l'accent sur une autre dimension des origines nationales où les Gaulois, forts du système représentatif, sont érigés en piliers organiques de l'unité et de la démocratie.

Ce sont ces mêmes Gaulois qui servent de truchement à Eugène Sue, dans ses *Mystères du peuple* significativement sous-titrés *L'Histoire d'une famille de prolétaires à travers les âges*, pour mesurer le chemin parcouru depuis que Sieyès a posé les termes du débat, à la refonte terminologique près puisqu'il ne s'agit plus d'examiner *ce qu'est le Tiers-État* mais ce qu'a été le peuple jusqu'à lors. L'histoire éditoriale contrariée du roman dit bien quels enjeux recèle le texte et combien il est actuel, nonobstant une intrigue qui reporte le lecteur jusqu'en -57, aux temps où la France s'appelait encore la Gaule, mais une Gaule dont la conquête romaine est sur le point de précipiter les destins, au moment où s'ouvre le récit. Si Sue s'attèle à la tâche dès 1849, il éprouve constamment des obstacles qui tendent à subtilement rétablir une censure que l'on pensait disparue. En septembre 1851, prenant prétexte de ce que l'ouvrage « tend à ébranler toute croyance et à fausser l'ordre social », il fait l'objet d'une saisie partielle. Mais les véritables persécutions suivent le coup d'État du 2 décembre, frappant l'éditeur, qui se voit refuser son brevet, aussi bien que l'auteur, décrété d'arrestation et contraint, dès 1852, de s'exiler en Savoie, si bien que les livraisons du feuilleton – déjà bien souvent saisies auparavant – s'interrompent totalement entre décembre 1851 et juin 1853. C'était porter un coup fatal à l'ouvrage, le procédé feuilletonnesque s'accommodant mal des délais. De fait, lorsque les livraisons reprennent, Sue a perdu 90% de ses abonnés. Il faut croire que ce n'était pas encore suffisant puisque, même une fois Sue mort (le 3 août 1857), le pouvoir craint toujours les *Mystères du peuple*, un arrêt du Tribunal correctionnel de Paris ordonnant, le 25 septembre 1857, la « destruction » et « l'entière suppression » de l'ouvrage¹¹.

¹¹ Eugène Sue, *Les Mystères du peuple ou l'histoire d'une famille de prolétaires à travers les âges*, op. cit., préface de Matthieu Letourmeux, pp. XVIII-XXI.

Revenant sur ce rare acharnement des autorités dans sa lettre « aux abonnés » du 18 septembre 1850 qu'il intercale dans le texte comme pour mieux en donner la leçon, Sue en décrypte lui-même les lisibilités :

Nous avons voulu populariser les grandes et héroïques figures de notre vieille nationalité gauloise et inspirer pour leur mémoire un filial et pieux respect ; nous ne prétendons pas créer une œuvre éminente, mais nous croyons fermement écrire un livre honnête, patriotique, sincère, dont la lecture ne peut laisser au cœur que des sentiments généreux et élevés.

D'où vient donc cette persécution acharnée contre *Les Mystères du peuple* ? C'est que notre livre est un livre d'enseignement ; c'est que ceux qui auront bien voulu le lire et se souvenir garderont conscience et connaissance des grands faits historiques, nationaux, patriotiques et révolutionnaires qui ont toujours éprouvé les gouvernements ; car jusqu'ici tout gouvernement, tout pouvoir a tendu plus ou moins, lui et ses fonctionnaires, à jouer le rôle de conquérant et à traiter le peuple en race conquise¹².

Livre d'enseignement, rien ne le démontre mieux que le dispositif énonciatif adopté dans ce texte hybride qui articule des épisodes narratifs que viennent régulièrement relayer, outre les lettres que Sue adresse à ses abonnés, comme autant de commentaires discursifs qui pèsent de tout le poids de l'auctorialité sur la lecture¹³, une armature historiographique convoquée à l'appui, non seulement de la vraisemblance factuelle, mais bien de la véracité énonciative et, *in fine*, de la vérité discursive, et dont les choix orientent encore la réception.

Sue en motive le principe avec force dans sa « Lettre aux abonnés » du 29 janvier 1850 : si on lui a « reproché le grand nombre de *notes* dont plusieurs livraisons sont accompagnées »¹⁴, il persiste et signe et « supplie » le lecteur de « lire attentivement ces notes »¹⁵ qu'il présente comme « le complément indispensable de cette œuvre »¹⁶. Avant de justifier âprement l'organicité de son dispositif : les « innombrables documents » qui informent le texte cantonnent l'invention et, avec elle, la fiction, dans les limites du juste, répondant de son affinité avec le vrai. Si bien que, si fable il y a, c'est au seul sens d'apologue, d'*exemplum*. Mais c'est bien au-delà de la crédibilité

¹² *Ibid.*, pp. 654-655.

¹³ *Ibid.*, pp. 124-126, 257-258, 369-376, 467-479, 654-664, 917-919.

¹⁴ *Ibid.*, p. 125.

¹⁵ *Id. ibid.*

¹⁶ *Ibid.*, p. 126.

historique du récit que l'écriture en double registre¹⁷ est inséparable du dessein même de dégager une morale, de l'Histoire comme de l'histoire. Car, si l'Histoire répond de l'histoire, l'histoire répond à l'Histoire, en une démultiplication de la parole où le dédoublement ne vaut pas double discours, mais redoublement du message :

C'est surtout pour nos frères du peuple et de la bourgeoisie que nous écrivons cette histoire sous une forme que nous tâchons de rendre amusante. Nous les supplions donc de lire ces notes, qui sont, pour ainsi dire, la clé de ces récits et qui prouvent que sous la forme romanesque se trouve la réalité historique *la plus absolue*¹⁸.

C'est tout le récit, au reste, qui relève d'une perspective édifiante, dans l'affrontement structurel, reconduit dans la longue suite des générations, du clan des Lebrenn et de la race des Néroweg dont l'onomastique, transparente, traduit sans fard la destination emblématique d'un récit qui vise l'essence même des êtres et des choses. Les Lebrenn, avec qui le lecteur lie connaissance en ce 23 février 1848 qui ouvre symboliquement le récit, sont ces « prolétaires » que le roman entend suivre. Si, heureux propriétaires de l'enseigne « À l'épée de Brennus », rue Saint-Denis, ils sont aujourd'hui parvenus à l'aisance du monde boutiquier, la promotion sociale n'en a pas fait des traîtres à leur origine populaire : « est-ce que la cause des bourgeois n'est pas liée à celle des prolétaires ? » professe, pour qui serait tenté de l'oublier, un M. Lebrenn qui, en se comptant sans hésiter parmi les « *bourgeois républicains socialistes* »¹⁹, conçoit le peuple – « nous autres bourgeois et prolétaires » – un et indivisible.

Entre Lebrenn et Brennus, l'évidente paronomase plaide pour une coïncidence qui coagule le sens avec le sang, dans cette histoire tumultueuse que Georges, ancien apprenti et futur gendre de Lebrenn, se met en devoir d'expliquer à son vieux grand-père soucieux de pénétrer les racines de la guerre sociale dont le dernier épisode se joue sous ses yeux.

Georges a fait ses armes à « l'épée de Brennus » où, au mépris de la logique, on fait commerce de textiles. Et, de fait, il sort aguerri de cet apprentissage et suffisamment connaisseur de la fibre de l'Histoire et du tissu social pour à son tour en mettre la trame

¹⁷ Avouée, quand il s'agit de faire figurer, « à côté du récit », « une histoire authentique des misères, des souffrances, des luttes, (...) des triomphes de nos pères à nous autres prolétaires et bourgeois », *id. ibid.*

¹⁸ *Ibid.*, p. 21. L'explicitation figure cette fois en note.

¹⁹ *Ibid.*, p. 32.

à nu, à l'intention de son bon grand-père comme, plus largement, de tout lecteur bienveillant. Au commencement était donc l'épopée de Brennus et sa marche sur Rome, guerre sociale avant la lettre où il faut voir une vertigineuse mise en abyme de l'histoire universelle et des moteurs qui la meuvent : la force et la prédation. *Væ victis*. Si les velléités pédagogiques de Georges se heurtent à l'ignorance de l'aïeul, cette inculture, loin de se laisser imputer à l'obscurantisme, est le fait d'une vie vouée au labeur et par lui aliénée que vient heureusement compenser la soif de savoir de qui désire échapper à la domination culturelle aussi, piqué de curiosité devant ces Gaulois que Georges lui représente comme « la race dont nous descendons », il engage avec son petit-fils, qu'il s'émerveille de voir si instruit, un dialogue socratique riche d'enseignements :

- Un moment... tu dis que c'était des Gaulois ?
- Oui, grand-père.
- Alors nous descendrions de la race gauloise ?
- Certainement.
- Mais nous sommes français ? Comment diable arranges-tu cela, mon garçon ?
- C'est que notre pays... notre mère patrie à tous, ne s'est pas toujours appelée la France.
- Tiens... tiens... tiens... dit le vieillard en ôtant sa pipe de sa bouche ; comment, la France ne s'est pas toujours appelée la France ?
- Non, grand-père ; pendant un temps immémorial notre patrie s'est appelée la Gaule, et a été une république aussi glorieuse, aussi puissante, mais plus heureuse, et deux fois plus grande que la France du temps de l'empire²⁰.

Bon élève, le grand-père profite bien des leçons de son petit-fils et rattrape vite le temps perdu. Les histoires parallèles n'ont bientôt plus de secret pour lui aussi, quand Georges en vient aux divisions qui ont condamné la cause gauloise, l'ancêtre, lancé, de prestement enjamber « deux mille ans » par-delà lesquels il solidarise la guerre des Gaules et la Révolution, auxquelles il prête un programme commun, de la lutte pour l'indépendance aux combats pour l'émancipation. *Væ victis* toujours, il est « arrivé à la Gaule, il y a des siècles, ce qui est arrivé à la France en 1814 et en 1815 »²¹ : les Romains d'hier sont les cosaques et les Prussiens d'aujourd'hui, tous enrégimés massacreurs de la liberté et pourfendeurs du droit du peuple à disposer de lui-même, acharnés à contrarier la longue naissance d'une nation qui accouche d'elle-même. Aussi sont-ce sont des paroles de celui que Lamartine appelait « l'homme-nation », Béranger, qui montent aux lèvres du bon vieillard, qui entonne gaillardement *Les Esclaves*

²⁰ *Ibid.*, pp. 17-18.

²¹ *Ibid.*, p. 18.

gaulois, une chanson de 1824 adressée à Manuel comme hommage dû à l'inaltérable pureté de ses principes défendus, sans compromission, face à l'arbitraire manœuvrier du pouvoir²². La chanson se devait d'être préférée à une marche du même Béranger, *Les Gaulois et les Francs*, thématiquement proche jusque dans le rappel des cosaques et des Prussiens, mais de 1814, au moment où la patrie en danger commande que « nobles Francs et bons Gaulois »²³ opposent un front commun à l'envahisseur :

Gai ! gai ! serrons nos rangs,
Espérance
De la France ;
Gai ! gai ! serrons nos rangs,
En avant, Gaulois et Francs !²⁴.

Une telle réconciliation nationale eût compromis l'argumentaire de Sue qui donne un tout autre contenu à l'antipathie entre « nobles Francs » et « bons Gaulois » que le Béranger de 1814, qui fait primer l'union sacrée, laquelle ne peut plus prévaloir après la fracture de 1848 où l'écrasement du populaire réactive l'antagonisme révolutionnaire entre le droit comme naturel des Gaulois et le « droit » de conquête de Francs dont la noblesse n'est assurément pas d'âme. Tout ne pouvait également retenir chez l'auteur des *Souvenirs du peuple*, sauf à renoncer au corps de doctrine qui sous-tend les thèses sociales de Sue qu'illustre l'opposition millénaire des Lebrenn et des Néroweg.

Incarnée et véritablement habitée, la démonstration passe, très concrètement, par une monstration supportée, pièces à l'appui, par un authentique programme décoratif que Sue développe dans un cabinet secret de « L'épée de Brennus » pour la génération montante puisque, dès leur majorité, les enfants Lebrenn, ces Sacrovir²⁵ et Velléda²⁶ que leur nom constitue les dépositaires d'une histoire et des devoirs qu'impose sa mémoire, accompagnés de Georges, heureux époux de la *druidesse*, gagneront le droit de pénétrer

²² P.-J. de Béranger, *Œuvres complètes*, II, Paris, H. Fournier aîné, 1837, pp. 272-275.

²³ P.-J. de Béranger, « Les Gaulois et les Francs », *Œuvres complètes*, I, Paris, H. Fournier aîné, 1837, p. 82.

²⁴ *Ibid.*, p. 79.

²⁵ Le nom seul de Sacrovir est synonyme de résistance et Tacite rapporte (*Annales*, III, 40-46) que le chef des Éduens prit la tête, au I^{er} siècle, de la dernière révolte gauloise pour secouer le joug romain, plaidant que « l'occasion était belle de ressaisir la liberté » (III, 40). Écrasé par des forces supérieures, il préféra un suicide héroïque au déshonneur de la capitulation.

²⁶ Il est bien significatif que l'héroïne ait reçu le nom de la druidesse qui porte les destins de la Gaule soit, à faire jouer les homologues fonctionnelles et sémantiques établies, du peuple, remotivant, pour la génération de 1848, de claires virtualités messianiques.

ces mystères. Deux héritiers et un converti qu'attend une initiation en règle qui vaut invitation à entendre le titre de *Mystères du peuple* au-delà de l'horizon d'attente feuilletonnesque quand ce lieu de mémoire atteint à la dignité de sanctuaire en se prêtant à une véritable mystagogie.

La visite de cet authentique musée privé, appuyée sur des pièces assorties de notices explicatives qui sont autant de supports d'appropriation d'une histoire confisquée, ménage un parcours symbolique qui épouse l'histoire de la longue marche vers l'émancipation en une lecture hétérodoxe de l'histoire qui ne craint pas, pourtant, de mobiliser de véritables icônes, depuis la *faucille d'or* de la druidesse qui a donné sa vie pour qu'un Vercingétorix, apôtre de l'unité nationale, puisse faire barrage à l'invasisseur romain. D'un chapitre l'autre, de la *faucille d'or* à la *croix d'argent* et d'une foi l'autre aussi, le sacrifice de Hêna prépare celui d'un autre martyr de l'impérialisme romain, ce « jeune homme de Nazareth » que Sue interprète à la lumière d'une tradition qui voit en Jésus le « premier des sans-culottes »²⁷, ce qui le dédouane des imputations que Sue fait pleuvoir sur les hommes d'appareil de l'Église, portant condamnation d'un clergé impénitent, pétri de vices, trop sensible aux biens de ce monde, et qui n'a cure de la fraternité pour laquelle il est censé œuvrer. Pourtant, si les cieux sont irrévocablement clos, les yeux, eux, s'ouvrent, sur cette histoire que les puissants ont toujours imposée en forme d'esclavage et dont les dispositions muséographiques montrent, en orchestrant la succession d'un *collier de fer* frappé des lettres *SERVUS SUM*²⁸, d'un poignard qui porte l'inscription GHILDE, COUMUNITEZ²⁹ en même

²⁷ De telles exégèses atteignent leur plein développement à compter de 1792. Le Père Duchesne même est touché par ce miracle, qui en perd sa verdeur coutumière : « Ah ! si le brave sans-culotte Jésus revenait sur la terre, il serait au moins aussi en colère que le père Duchesne de voir de pareils scélérats se servir de son nom pour commettre les plus grands forfaits. “Lisez mon évangile, leur dirait-il, prêtres menteurs, riches sanguinaires, vous y verrez que j’ai toujours prêché la liberté et l’égalité, que je n’ai cessé de défendre les pauvres contre les riches. J’étais, dans mon temps, le jacobin le plus enragé de la Judée ! Aussi les calotins, les juges, les financiers, les nobles et le Capet de mon siècle, qui s’appelaient Hérode, ne me virent-ils jamais que d’un mauvais œil. Pendant toute ma vie, consacrée à la vertu et à la bienfaisance, je fus traité d’incendiaire, d’agitateur, de désorganisateur” ». Une lecture que reprend Esquiros, ouvrant son *Évangile du peuple* (1840) sur une adresse au peuple qu’il engage à se reconnaître dans un Jésus « enfant du peuple » et « né dans une étable » (Paris, Le Gallois, 1840, pp. 2 et 4), avant que le parallèle ne connaisse une plus grande fortune encore avec 1848. Sur ces questions, voir Frank P. Bowman, *Le Christ romantique*, Genève, Droz, 1973 et Dolf Oehler, *Le Spleen contre l’oubli. Juin 1848. Baudelaire, Flaubert, Heine, Herzen*, Paris, Payot, 1996 [1988], pp. 49-52.

²⁸ Eugène Sue, *Les Mystères du peuple ou l’histoire d’une famille de prolétaires à travers les âges*, op. cit., p. 115.

²⁹ *Ibid.*, p. 116.

temps que les aspirations du modèle associatif et communal et, daté de 1794, d'un sabre où figure la devise *République française, Liberté – Égalité – Fraternité*, cadeau de la patrie reconnaissante à qui en a bien mérité³⁰, qu'il n'y a là rien d'un destin. En cela, Sue montre qu'il avait parfaitement pris la mesure du potentiel qu'offrait un outil muséal bien entendu pour l'éducation des hommes et des citoyens et sa position est étonnamment proche de celle de modernes théoriciens, tel Joseph Klersch :

« Tout passé est vivant dans le présent, et celui-là seul saisira le présent dans son intégrité, qui en aura compris les déterminantes historiques. (...) Celui qui veut conduire son peuple dans l'avenir doit savoir d'où vient le chemin qu'il foule : il doit regarder en arrière avec attention afin de pouvoir diriger ses regards en avant (...). Le musée doit (...) aider à voir le présent dans le miroir du passé, le passé dans le miroir du présent, afin de (...) faire éprouver l'unité intime du passé et du présent, qui engendre l'avenir. Servir le peuple et le présent, c'est là (...) le point crucial, à défaut de quoi [le musée] tombe au rang de collection morte »³¹.

Si les poursuites qui ont frappé les *Mystères du peuple* ont empêché Sue de mener à bien le cycle des Lebrenn et des Néroweg, comtes de Plouernel, jusqu'à renouer la chaîne des temps retrouvant, dans la coalescence des époques, le présent de la narration, les deux derniers documents-témoins sont contemporains – un casque de dragon de 1848, un anneau de fer de 1849 –, qui valent révision de cette mystique triomphante de la marche à la liberté si glorieusement découverte pour les périodes antérieures. Encore le casque que le dernier des Plouernel, ce colonel suppôt de l'ordre établi venu sabrer les insurgés de Février, offre en témoignage de reconnaissance à un Lebrenn qui a œuvré pour que les émeutiers, contenant leur légitime exaspération, renoncent à exercer des représailles et lui laissent la vie sauve peut-il militer pour une réconciliation des races, sinon des classes, ennemies, dans une concorde enfin établie qui vient couronner un processus historique millénaire³². Mais, pour la manille rien à faire, et la leçon de cet

³⁰ *Ibid.*, p. 117.

³¹ Joseph Klersch, « Un nouveau type de musée : la Maison du Pays rhénan », Mauseion, *Bulletin de l'Office international des musées*, Institut de la coopération intellectuelle de la Société des Nations, vol. 10, 1936, p. 16.

³² Fidèle aux positions des socialistes utopiques, Sue ne doute pas que l'histoire doive être pensée sous le régime du progrès, thèse généreuse que le dernier descendant des Néroweg de Plouernel a charge d'illustrer, par ses procédés véritablement nobles qui démentent, par deux fois, toutes les façons de ses ancêtres. Donnant crédit à Lebrenn d'être « bon juge en matière d'honneur » (*ibid.*, p. 86), il s'avoue son obligé et lui proteste : « nous pouvons nous retrouver encore dans des camps opposés ; mais (...) je ne pourrai jamais désormais vous regarder comme un ennemi » (*ibid.*, p. 87). Une parole dont il ne se dédiera pas au moment de tirer Lebrenn du bagne.

anneau de forçat est, quant à elle, sans appel, et ce d'autant plus qu'elle boucle le parcours romanesque, tant narratif qu'herméneutique.

Définitive, elle l'est par ce qu'elle suppose de distance d'avec la théorie de la perfectibilité rapportée à la marche des sociétés³³, dans l'application littérale des termes rousseauistes qui voient un homme « né libre » tomber « dans les fers » et les pétitions de principe de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* demeurer lettre morte. Mais est-ce bien *la faute à Rousseau* si cet homme cloué au pilori, « forçat politique »³⁴ qui porte la chaîne au bagne de Rochefort est précisément notre M. Lebreun, vertueux héros des barricades bien mal récompensé de son dévouement par la République restaurée ? Ou est-ce signe qu'il n'y a pas que dans le royaume de Danemark qu'il y a quelque chose de pourri ?

À un épisode empreint du lyrisme le plus hyperbolique qui voit, dans un Paris pavoisé aux trois couleurs, la famille Lebreun au complet se presser à la Madeleine pour saluer, aux accents vengeurs de *La Marseillaise*, le retour de la république – « Oh ! c'est un grand jour que celui-ci... C'est l'inauguration de notre république pure de tout excès, de toute proscription, de toute souillure... » applaudit un Lebreun auquel Georges fait chorus : « Alors, plus de guerre (...). Union ! fraternité des peuples ! paix générale ! travail ! industrie ! bonheur pour tous ! ... Plus d'insurrections, puisque la lutte pacifique du suffrage universel va désormais remplacer ces luttes fratricides dans lesquelles tant de nos frères ont péri »³⁵ –, fait suite, par-delà une césure que marquent deux lignes de points de suspension qui enjambent « dix-huit mois »³⁶, une scène débordant de pathétique, avec le brutal et renversant changement de décor qui nous transporte au bagne de Rochefort, où Lebreun a été déporté. Si l'on peut certes, avec Georges, Sacrovir et Velléda, se réjouir de ce que l'heure soit désormais à la fraternité des hommes puisque le comte de Plouernel se montre à la hauteur des bons procédés de Lebreun, qui, après s'être démené pour obtenir la grâce du condamné, n'a pas hésité à faire le chemin jusqu'à Rochefort pour le retirer lui-même du bagne, sur le terrain de l'Histoire, en revanche, il n'est pas sûr qu'il y ait lieu de se féliciter, et Lebreun peut à bon droit ironiser : « Vous êtes devenu général au service de la république, monsieur ? et moi, je suis au bagne ! ... avouez-le ... c'est piquant ... »³⁷.

De fait, *deus ex machina* qui relaxe Lebreun, ce coup de la grâce n'en est pas moins un coup de grâce pour la justice, qui n'est rendue que par accident, et Lebreun a beau être

³³ Comble de l'ironie, l'arbitraire frappe précisément comme M. Lebreun s'enthousiasme pour « la marche, le progrès constant de l'humanité ! », sûr que « jamais l'humanité n'a reculé », *ibid.*, p. 89.

³⁴ *Ibid.*, p. 97.

³⁵ *Ibid.*, p. 89.

³⁶ *Ibid.*, p. 91.

³⁷ *Ibid.*, p. 93.

délié de ses fers, la chaîne des temps, elle, est définitivement renouée qui voit, spectrale, l'Histoire recommencer : « nous sommes tous deux ici... vous revêtu des insignes du pouvoir et de la force ; moi, pauvre homme, portant la chaîne du forçat, ni plus ni moins que mes pères portaient, il y a quinze cents ans, le collier de fer de l'esclave »³⁸.

Qu'il s'agisse là, dans la diégèse sinon dans l'arc temporel envisagé, de l'épisode liminaire, véritable scène primitive qui vaut aussi *terminus ad quem* de la démonstration, engage à sérieusement reconsidérer le crédo continûment réaffirmé par M. Lebreun que l'humanité ne rétrograde pas pour épouser les positions d'un Sacrovir rien moins que convaincu :

Ce que nous redoutons, c'est la ruine de la république, c'est le retour au passé ; c'est de rétrograder au lieu d'avancer, c'est la négation du progrès... C'est d'en arriver à cette désolante conviction : que l'humanité, au lieu de marcher toujours, est fatalement condamnée à tourner incessamment sur elle-même, dans un cercle de fer, dont elle ne peut jamais sortir³⁹.

Quand bien même il s'agit ici de doutes que Sacrovir nourrit avant d'avoir franchi les portes du mémorial dont son père, gardien de la flamme, attend qu'il l'instruise sur la marche de l'Esprit en liquidant définitivement son scepticisme, il n'en reste pas moins que c'est la grammaire même du récit qui fait du cercle vicieux un modèle générateur, un paradigme qui rend compte de l'histoire comme de l'Histoire. Pour l'histoire, cela tient à la déclinaison de la structure de la boucle, architecture répétitive et fermée, archétypale et gouvernée par l'enfermement qui, de l'Antiquité à nos jours, jusqu'au destin de Marik Lebreun, n'embrasse la vie humaine que sous la modalité de l'éternel retour. La trame inductive mène au bain, lieu géométrique qui, s'il met Lebreun à la géhenne, plonge Sue dans la gêne, au moment d'éclaircir, pour Gontran de Nérweg comme pour le lecteur, les causes de la présence du héros au pénitencier.

Ces raisons ne tiennent pas à Février, qui marque l'heure de gloire d'un Lebreun que le lecteur quitte, à la fin du livre premier, ayant bien mérité de la République qu'il a aidé à ramener, leurs racines plongent en Juin où, partisan d'un strict légalisme, Lebreun, à la tête de sa compagnie de la garde nationale, s'est séparé de la cause ouvrière en se refusant à porter ses revendications en retournant les armes contre le pouvoir élu. Ironie du sort en même temps qu'embarras de Sue, c'est en prêchant aux insurgés le retour à l'ordre que Lebreun, sur la ligne d'un nominalisme rigide dans son interprétation des institutions et convaincu, dans sa modération, de défendre l'unité populaire, confondu avec les mutins, s'est vu condamner.

³⁸ Ibid., p. 98.

³⁹ Ibid., pp. 108-109.

Dans l'articulation des deux premiers livres de son roman – « Le casque du dragon » et « L'anneau du forçat » –, articulation logiquement problématique, au-delà du seul enchaînement chronologique, que désigne la double ligne de points de suspension déjà évoquée, cette lacune qui fait entendre un *silence assourdissant*, l'auteur renonçant à toute maîtrise énonciative, Sue désigne les pierres d'achoppement dans l'exercice de la souveraineté populaire. Ce que traduit directement, signe manifeste de ses errements interprétatifs, le dispositif énonciatif en double registre propre – à tous les sens du terme – aux *Mystères du peuple* quand, aux deux voies que symbolisent Février et Juin 1848 répondent les deux voix du personnage et de l'auteur, qui se réserve d'expliquer et de motiver en note la position de son héros. S'il a marché en tête de sa compagnie, se défend Lebreun, c'était « non pour engager une lutte sanglante, mais dans l'espoir de ramener [ses] frères, qui, exaspérés par la misère, par un déplorable malentendu, et surtout par d'atroces déceptions, ne devaient pourtant pas oublier que la souveraineté du peuple est inviolable, et que tant que le pouvoir qui la représente n'a pas été légalement accusé, convaincu de trahison... se révolter contre ce pouvoir, l'attaquer par les armes au lieu de le renverser par l'expression du suffrage universel, c'est se suicider, c'est porter atteinte à sa propre souveraineté »⁴⁰. À quoi Sue fait chorus dans son apparat critique, qui prend parti contre la violence politique au terme d'une adroite dialectique qui l'aura vu citer tant les déclarations officielles que les feuilles ouvrières, aussi bien les proclamations de Cavaignac qu'un extrait poignant de *L'Atelier* qui veut que la faim justifie les moyens, pour atteindre à la casuistique : « Plus que personne nous avons déploré la funeste insurrection de juin, le sang qu'elle a fait couler devant et derrière les barricades ; mais nous nous révoltons aussi contre les abominables calomnies dont on a poursuivi tous les insurgés indistinctement »⁴¹.

Un usage de la distinction dont Bourdieu eût fait ses délices si bien que l'on est fondé à se demander si, derrière un sujet éminemment provocateur en apparence, Sue ne demeure pas prisonnier, du fait de la révérence pointilleuse témoignée aux sources très marquées au coin de l'historiographie libérale qu'il retient, Augustin Thierry et Guizot en tête, d'une idéologie qu'il faut bien dire conforme, sinon même conformiste⁴², qui lui

⁴⁰ *Ibid.*, p. 95.

⁴¹ *Id.* *ibid.*

⁴² C'était, déjà, la lecture que Marx et Engels retenaient des *Mystères de Paris*, dénonçant, sous la posture philanthropique, l'imposture d'une machine à aliéner qui se contente d'amender le système à la marge, dans ce qu'il a de trop évidemment brutal et inique, mais qui n'en conteste à aucun moment les fondements, consacrant même l'assomption du capital comme unique instrument de régulation sociale dès lors que le « moyen magique grâce auquel Rodolphe opère ses rédemptions et ses guérisons miraculeuses, ce ne sont pas ses belles paroles, ce sont ses *espèces sonnantes* », Karl Marx, Friedrich Engels, *La Sainte Famille ou critique de la critique critique, contre Bruno Bauer et consorts*, Paris, Éditions Sociales, 1972, p.236. Interprétation à laquelle souscrit encore un Umberto

interdit d'échapper à la répétition, de mettre un terme à la loi des séries, ce qui eût supposé, et, cette fois, pour l'Histoire, d'autres filiations, peut-être, que celles dont le patronage s'étend sur le récit. Le peuple, décidément, a de ces mystères⁴³.

« Qui arrête les révolutions à mi-côte ? La bourgeoisie. Pourquoi ? Parce que la bourgeoisie est l'intérêt arrivé à satisfaction. Hier c'était l'appétit, aujourd'hui c'est la plénitude, demain ce sera la satiété »⁴⁴ théorise hardiment, en 1862, cinq ans à peine après la parution des *Mystères du peuple*, un Victor Hugo qui pose crûment, dans *Les Misérables*, la question, vrai serpent de mer qui hante le XIX^e siècle, de l'achèvement de la révolution et, corollaire induit, des catégories à qui elle profite. Avant même que *Quatre-vingt-treize* (1874) ne se fixe expressément ce programme, sous une jeune Troisième République soucieuse de se trouver des référents congruents, Hugo entreprend, avec les *Misérables*, de mettre en perspective l'interprétation de la Révolution et de l'héritage retenu, ce que la sélection opérée dès le titre rend immédiatement visible : 93 et non pas 89, la souveraineté populaire plutôt que la révolution bourgeoise.

Des *Misérables* parus en 1862 mais entrepris en 1845 et significativement interrompus en février 1848 « pour cause de révolution », cette même révolution qui déclenche chez Sue le geste d'écriture, né d'un sentiment d'immédiate transparence entre le cours de l'Histoire, les théories sociales professées par l'auteur et l'œuvre qui voit le jour, porteuse d'une véritable eschatologie qui se confond avec l'idéologie quarante-huitarde. Pour Hugo, au contraire, les événements, loin d'accomplir la réalisation de l'Histoire sous les espèces de progrès continus vers toujours plus d'égalité et de démocratie, se vivent loin du messianisme et du triomphalisme qui portent *Les Mystères du peuple*, au reste, on l'a vu, largement soupçonnés, pour ne pas dire démentis, par la fiction elle-même. Ce sentiment d'inachevé, fondé sur la vive frustration que nourrit cette « république temporaire », Hugo l'enregistre, lui, dès l'instant, dans ses *Choses vues* : « Février a mis une couche de république sur la France. L'ancienne société reparait déjà dessous. Il faudra une seconde couche. À réaction révolution et demie »⁴⁵, plus lucide en cela que Lebreton ou que Lamartine, poète-président qui se flattait de « suspend[re] le malentendu terrible qui existe entre les classes »⁴⁶.

Eco des plus sévères pour Sue : « Eugène Sue, le socialisme et la consolation », in *De Superman au Surhomme*, Paris, Grasset, 1993, pp.39-83.

⁴³ Je reprends ici certaines analyses venues de mon *Penser la nation, Mémoire et imaginaire en révolutions*, Paris, L'Harmattan, « Textes, Histoire, Sociétés », 2011, p.182 sq.

⁴⁴ Victor Hugo, *Les Misérables*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1985, p.656.

⁴⁵ Victor Hugo, *Choses vues* [*Le Temps présent* III, 1848 - Février], in *Œuvres complètes, Histoire*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1987, p. 1077. Quand bien même l'ouvrage connaît une publication bien postérieure.

⁴⁶ Le 24 février 1848.

La violence, violence sociale, est pour Hugo tout entière à verser au compte de Février, pas de Juin, qui n'en est que le produit dérivé, la rançon obligée, fruit des tensions accumulées qui n'ont d'autre moyen que le soulèvement pour se donner cours et chercher une issue, et, sauf à se faire faussaire, Hugo ne peut que se refuser à se faire le chanfre et le garant d'une entreprise de captation intellectuelle des assises symboliques du contrôle idéologique.

La seule réponse probe à ces manipulations réside dans le silence, qui vaut *non possumus*. Celui qui frappe d'interdiction le manuscrit des *Misérables* à venir, déterminant des révisions considérables qui travaillent à l'ambiguïté du texte et de ses leçons. Une ambiguïté qui dit bien, avec la complexité croissante des voies interprétatives, la perversité des mécanismes de la domination des esprits, mais qui n'a rien de mystérieux : démythifiant les *mystères du peuple*, Hugo s'en tient aux faits, et ils sont têtus, soit aux *misères* du peuple, titre primitivement retenus pour *Les Misérables*.

C'est dire que « les Gaulois » ne « triomphent » pas chez Hugo comme chez Eugène Sue⁴⁷ voire chez Balzac qui – dans une perspective commandée par des impératifs idéologiques rigoureusement inverses – en illustre, en 1844, une autre modalité, non plus politique mais économique, avec ses *Paysans* matois, pressés de s'accaparer la terre, dont le récit fait l'icône éternelle des irréductibles indigènes, rétifs à l'ordre imposé d'en haut et, comme tel, fatals à l'édifice social auquel ils demeurent étrangers : « Ce qui se passe dans cette vallée a lieu partout en France, et tient aux espérances que le mouvement de 1789 a jetées chez les paysans » qui ont compris « le sens de ce mouvement (...) comme le triomphe du Gaulois sur le Franc »⁴⁸.

Irréductibles, on voit que les Gaulois le sont d'abord sémantiquement, supports d'une référence qui a accusé bien des variations au cours de la longue carrière qui a été la sienne : tantôt du côté de la servitude, prolongée dans celle du Tiers et de toutes les couches exclues, tantôt du côté des libertés municipales et de la démocratie représentative, qui fondent en droit les revendications du Tiers, puis du peuple, les Gaulois se sont vu mobiliser dans les combats identitaires qu'ont brutalement reconfigurés les mutations intervenues avec la Révolution jusqu'à être confondus avec le peuple de France en une formule d'autant plus opératoire qu'elle s'entend au double titre de la sociologie et de l'ethnicité.

⁴⁷ Pour reprendre le mot que Balzac prête, dans *Le Cabinet des Antiques*, à ce « loyal Franc » – lire fier aristocrate – qu'est le marquis d'Esgrignon, vénérable relique de la féodalité qui meurt, victime d'une autre révolution, 1830, ce mot sublime sur les lèvres qui synthétise la rude leçon de l'Histoire : « les Gaulois triomphent », Balzac, *Le Cabinet des antiques*, in *Explorer la Comédie Humaine*, VII. Nous renvoyons à l'édition Furne, 1842-1847, vol. I-XVII repris avec le vol. XVIII dans l'édition électronique établie par Nicole Mozet, Claude Duchet et Isabelle Tournier, Honoré de Balzac, *Explorer la Comédie humaine*, Acamédia, 1999, VII, p. 142.

⁴⁸ Balzac, "Les Paysans", in *Explorer la Comédie humaine*, XVIII, op. cit., p. 84.

C'est au reste cette plasticité constitutive, encore renforcée par cette dernière confusion référentielle, qui va accoucher de distorsions inattendues du modèle, pour ne pas dire de déviations car, si les conquêtes du prolétariat demeurent fragiles, nonobstant Sue et sa bénévolence, celles proposées à l'appétit de la nation devaient se révéler infiniment plus substantielles, précisément au moment où les Gaulois, revanchards, allaient, sous la Troisième, connaître l'assomption que l'on sait. Alors, comme si en finir avec la vision des vaincus ne se concevait que sur le mode simpliste de l'inversion, ces Gaulois allaient trahir la liberté pour se faire les auxiliaires de la colonisation en devenant les instruments de la domination culturelle en un chassé-croisé ironique autant que tragique quand la formule fameuse de la catéchèse coloniale – « nos ancêtres les Gaulois » – se signale par son total décalage, adressée à ces Africains qui habitent le berceau de l'humanité.

Où vont se nicher les *mystères du monde*, pour reprendre le titre de cet opus dont Sue mûrissait de faire le couronnement de son édifice romanesque et philosophique, qui aurait embrassé « l'esclavage, le prolétariat et la misère chez tous les peuples en 1850 »⁴⁹, mais que Sue, écrasé par la tâche et cette fois réduit au silence, n'écrira jamais...

⁴⁹ Cité dans *Le Rocambole*, Bulletin de l'Association des amis du roman populaire, n° 22-25, 2003, p. 136.